

Colette Soler

Sujets *apparelés* au capitalisme *

On s'interroge sur les effets du capitalisme sur les sujets qui sont placés dans son ordre. Pour répondre, du moins pour essayer de répondre autrement que par des impressions, il faut je crois préciser préalablement deux choses. D'abord prendre une idée de la façon dont les individus se rapportent en général au discours dans lequel ils se logent, et ensuite, si c'est possible, assurer la notion que nous pouvons nous faire du capitalisme à partir de ce que Lacan en a formulé lui-même et des instruments qu'il nous a laissés.

Sujets *apparelés*

Pour dire le rapport entre sujet et discours Lacan a forgé une expression néologique : ils sont *apparelés* au langage propre à ce discours comme lien social. Qu'est-ce à dire ? Que leur parole est structurée par ce discours qui les précède. C'est pourquoi on pourrait dire du discours qu'il est comme notre patrie non géographique. Dans la structure de langage, Lacan nous l'a appris, le sujet reçoit son message de l'Autre. Dans celle du discours, il reçoit de celui-ci son lexique bien sûr, mais plus encore toutes les relations signifiantes qui structurent sa réalité, et il en fut toujours ainsi, ça ne doit rien au capitalisme. Il faut mesurer l'étendue de cette détermination, elle n'est pas seulement verbale, elle engage tout ce que le langage règle, à savoir ce que l'on nomme subjectivité mais aussi toutes les pratiques de corps prescrites ou proscrites à chaque moment de l'histoire, tous les habitus aurait dit Bourdieu. Pas étonnant donc que dans l'ordre capitaliste les sujets parlent et agissent les valeurs secrétées par le capitalisme, son individualisme, son idolâtrie du profit, de l'efficacité, de la compétitivité, le temps compressé que ça implique, etc. On pourrait aussi en voir les côtés plus innovants, le goût des réseaux plutôt que des hiérarchies, des surprises plutôt que des régularités, etc. Le capitalisme est donc partout, chacun y étant *apparelé*, les psychanalystes comme les autres. C'est d'ailleurs ainsi que de toujours les sujets se sont socialisés en internalisant les mots, les

idéaux, les normes et les interdits du discours où ils sont nés. Autrement dit, en *s'apparolant* au disque du discours, le disque qui court mais en rond pour faire ce que l'on appelle adaptation, normalité, bref, société dans laquelle on peut voisiner.

Seulement, la face inversée de ce statut de sujet assujetti, a-sujet, c'est que le lien social de chaque discours ne se soutient que par les sujets *apparolés*, ceux qui prêtant leur corps et leurs pensées, leur être disons, donnent actualité, présence, chair, animation au discours, qui sans eux ne serait pas. D'où la thèse de Lacan, je cite, « le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel ¹ ». C'est bien pourquoi certains discours peuvent disparaître et je suis intéressée par l'insistance que Lacan a mise à souligner qu'il y en a eu d'autres que les quatre qui nous restent. Ce qui signifie qu'il y a eu d'autres façons d'ordonner les corps pour suppléer au non-rapport sexuel, puisque par définition les discours sont des suppléances du lien social qui manque entre les jouissances sexuées. Comment cette évolution est-elle possible ? Quel est le facteur qui permet qu'il y ait du changement dans les discours malgré le statut d'a-sujets des individus qui y sont pris ? Eh bien, c'est précisément que l'*apparolé* au discours, il ne l'est pastout *apparolé* au disque du discours. Autrement dit, le rapport entre les sujets et le discours qui les façonne laisse subsister des facteurs d'individuation – à distinguer de l'individualisme – sur lesquels nous pouvons tabler. Ils sont bien nécessaires si nous voulons une démocratie qui ne soit pas seulement celle de la masse – laquelle ni ne pense ni n'agit, Freud l'a bien saisi – dont l'histoire donne malheureusement bien des exemples.

La structure des discours construite par Lacan écrit cette division interne de chaque parlant entre ce qui est *apparolé* au discours et ce qui s'en retranche. À l'étage inférieur de l'écriture des discours il y a en effet ce qu'il appelle une barrière entre la jouissance produite et la vérité de la jouissance. Quel est le répondant clinique de cette écriture ? C'est qu'il y a pour chaque sujet une division de sa jouissance. En tant qu'*apparolé* il participe à ce que le discours produit, à savoir la jouissance telle qu'ordonnée, régulée pour tous, disons la part de jouissance collectivisée, collectivisable qui caractérise chaque état du discours selon les époques, et chacun des discours. Mais de l'autre côté la vérité du sujet, toujours autre et singulière, s'en distingue. Et d'où vient-elle au dernier terme sinon de son inconscient qui, lui, n'est pas *apparolé* au discours, même s'il est langage fait de *lalangue*, savoir qui chiffre ou fixe la jouissance.

Division donc entre le sujet en tant qu'il a internalisé les pratiques de corps des plus privées aux plus sociales du discours, et le sujet dit de

l'inconscient qui, lui, contrairement à ce qu'a voulu croire Jung, n'est jamais collectif. Le sujet du collectif c'est le sujet de l'individuel, disait Lacan, mais la réciproque n'est pas vraie. Le sujet de l'individuel n'est pas le sujet du collectif. C'est en raison de cette division d'ailleurs que la psychanalyse est justifiée quand elle « dénonce », c'est le terme de Lacan, les identifications qui empruntent à l'Autre ou qui viennent du discours, afin de viser le plus singulier. On comprend ainsi qu'il ne peut pas y avoir de science humaine. La science ne peut pas être humaine puisqu'elle forclôt la vérité singulière qu'elle dénonce comme du subjectif dont elle ne veut pas savoir. Pour ce qui la concerne, la psychanalyse, plus que ce que les parlants ont en partage avec ceux de leur temps, a pour objet ce qu'ils ont de plus unique, et c'est en ce sens que nous disons que l'entrée en analyse marque un changement de discours pour celui qui devient analysant.

Le capitalisme hors discours

Alors le capitalisme ? Lacan a employé l'expression discours du capitalisme, il en a ébauché au tableau la structure, une fois, et ne l'a jamais reprise par écrit. Donc bémol. Le capitalisme est certes un ordre, mais un ordre économique réglant la production des biens, aujourd'hui c'est même un ordre global, ce qui suppose une multitude de relations, de connexions, de rassemblements, etc., et aussi une multiplicité de tâches diverses et coordonnées liée à des pouvoirs divers, mais il n'établit pas entre les individus l'ordre d'un lien social, plutôt rêve-t-il de leur équivalence pour des permutations multiples selon les nécessités. Autrement dit, il fait passer à la réalité l'universalisme de la science sous la forme ravalée d'une homogénéisation des plus-de-jouir – qui évidemment n'a rien à voir avec l'égalité. C'est la thèse de « Radiophonie » : une seule cause pour toute une économie, la plus-value. Autrement dit une même visée pour tous, pas seulement pour le capitaliste comme Marx l'a posé. Dès lors que le discours sur la lutte des classes a induit le prolétaire à vouloir récupérer cette plus-value qui lui était dérobée, elle est devenue la cause unique de cette économie. Ce pourquoi Lacan répète que Marx a renforcé le discours du capitalisme en en détachant cette cause unique. Objection donc à la lecture que Marx a faite du capitalisme montant. Il a supposé que c'était une version du discours du maître antique, dans laquelle le couple capitaliste-prolétaire était une version moderne du couple maître-esclave. Lacan au contraire dit une seule cause pour tous.

Était-ce faire injure au vrai prolétaire, je veux dire celui que Marx a connu, qui n'était pas encore pris dans l'idéologie de la lutte des classes, et qu'il a tenté de réveiller ? C'était celui du capitalisme paternaliste, que l'on

voit par exemple dans ce film magnifique et poignant de Steinbeck *Qu'elle était verte ma vallée*. Mais Lacan est du temps d'après, celui du xx^e siècle et d'un capitalisme que Marx n'avait pas prévu, où la disparition de la propriété individuelle des moyens de production est accomplie. Elle s'étale aujourd'hui avec les multinationales dont les P-DG ont remplacé les capitalistes d'antan, et qui sont elles-mêmes à la merci de la finance a-céphale. Partout, quoique à des places fort différentes certes, le producteur-consommateur du capitalisme a remplacé le capitaliste et le prolétaire du temps de Marx. L'égalité ni la justice n'y ont gagné évidemment, Piketty là a raison, la richesse part d'en haut et ne va pas jusqu'en bas et du coup bien sûr de nouvelles oppositions se font jour, notamment entre ceux qui sont intégrés à la machine productive, qu'ils y soient favorisés ou pas, et ceux qui en sont les rebuts.

De façon fort cohérente, ce « pour tous » aujourd'hui plus ou moins global ou en voie de l'être préside à l'écriture que Lacan a donnée du capitalisme : plus de barrière entre vérité et production, mais un cercle parfait, un disque que rien n'arrête. Autrement dit : forclusion de la vérité du désir et de la jouissance singulière de chacun, à laquelle préside l'inconscient. Et comme cette jouissance singulière tombe sous le coup de la castration car elle a pour appareil le langage, Lacan dit en 1970, forclusion de la castration. Plus de barrière veut dire que les places constituantes des discours tels que définis par Lacan n'y sont plus. Les discours ne se caractérisent pas tant par les termes \$, S1, S2, a, qui sont ceux que détermine le langage, et que l'on retrouve même dans la psychose, mais par des places spécifiées, spécifiquement celles du semblant et de son autre.

Dès lors, là où il n'y a plus de place du semblant, plus de lien social, le capitalisme est hors discours, ce qui n'empêche pas le manque à jouir d'être partout. Son \$ n'a rien à voir avec celui du discours hystérique qui opère de la place du semblant car, lui, celui du discours capitaliste, il est aussi bien patient qu'agent, commandé par les objets et les commandant, et surtout sans partenaire autre que les objets de consommation, les gadgets. La révolution numérique qui les multiplie et les fait passer au virtuel ne fait que révéler leur vraie nature, qui est d'être des leurres de la vérité du désir. Lacan les a nommés *lathouses*, d'un terme qui vient de la racine grecque du mot vérité, ça ne signifie pas que le capitalisme conserve la place de la vérité. C'était pour indiquer ce qui reste de la vérité dans toute forgerie qui passe par le langage, et les techniques de fabrication des gadgets ne sauraient s'en passer, car ils sont aussi différents des objets du besoin que le sont les objets de la pulsion. Même en logique, qui est si vide de sens, il reste quelque chose du registre de la vérité, elle s'y réduit à une lettre, voire

à deux, V et F, qui ne sont que signe d'arbitrage, vide de contenu, entre les propositions du système.

Confirmation du hors-discours du capitalisme : en 1975, Lacan ajoute au tous causés par la plus-value, un « tous prolétaires », soit tous hors lien social, puisque la définition qu'il retient du prolétaire est qu'il « n'a rien pour faire lien social ». Que lui manque-t-il ? Aucun des mathèmes de la structure de langage, \$, S1, S2, a, je viens de le dire, mais bien la place du semblant et, de ce fait, également la disparité que cette place implique entre le terme qui y vient et ce qui lui fait partenaire. D'où le problème de savoir ce qui est au principe de ces places constituantes, évidemment, mais c'est une autre question. J'emploie ce terme de disparité car, je crois l'avoir largement montré, le lien social tel que Lacan le conçoit exclut la parité, ce grand idéal de notre époque capitaliste, il l'exclut car chacun des discours écrit à sa première ligne, à partir de la place du semblant, la disparité ordonnée d'un couple, maître-esclave, professeur-étudiant, hystérique-maître, analyste-analysant. Pour les individus *appariés* au capitalisme, pas de couple ordonné, ils sont tous au pair, - p, a i, r, -, quoique inégaux, car tous également induits par la course effrénée aux plus-de-jouer, une forme de quantification de la jouissance, comme le terme « plus » l'indique, et qui appelle inexorablement le moins du manque à jouir. Le capitalisme en tant que tel ne fait pas lien social mais multitude de relations protéiformes et horizontales entre ses a-sujets.

Seulement, le capitalisme n'élimine pas l'autre discours, le discours primaire, qui a la structure de celui du maître. Celui-ci a sans doute cessé d'ordonner le monde économique comme il le faisait dans l'ordre antique, il n'a pas disparu pour autant. En effet, le sujet, celui dont Lacan a construit la structure, non seulement déplie dans sa parole la structure de langage où le signifiant le représente auprès des autres signifiants, thèse fondamentale, mais en outre est effet de langage, et c'est autre chose, précisément ce que Lacan a nommé la Chose, soit ce qui de lui ne passe pas au signifiant mais qui se manifeste comme jouissance, dont le langage est l'appareil. De ce fait, la vérité de la jouissance singulière des sujets, quoique forclos par le capitalisme qui ne cherche nullement à l'ordonner, n'en existe pas moins pour chacun. Et il arrive dans le capitalisme d'aujourd'hui ce que Lacan a annoncé dès longtemps, ce qui est forclos « réparait dans le réel », sous la forme notamment d'une prolifération de symptômes singuliers de jouissance, qui ne passent pas par les gadgets, qui même réclament droit de cité au nom de la parité des droits, et qui mettent le non-rapport sexuel à découvert. Il est bien clair que le capitalisme ne prescrit ni ne proscribit strictement rien à cet égard. Malaise dans la civilisation, a dit Freud.


Alors peut-on imaginer que le capitalisme va réussir à gadgétiser totalement l'humain, autrement dit à éliminer le sujet comme effet de langage singulier ? Lacan ne le pensait pas, il l'a dit. Cette confiance n'était pas chez lui gratuite, elle reposait sur le savoir de la structure du sujet comme effet de langage. Celle-ci n'ayant aucune chance de disparaître, on peut bien conclure, et sans aucun doute possible, que le sujet, ce que l'on appelle sujet, n'est pastout gadgétisable. Parallèlement à la globalisation on assiste d'ailleurs en réaction à une émergence des aspirations à... l'individuation, sous des formes diverses qu'il faudrait recenser. Pour nous, psychanalystes, l'inconscient irréductiblement individuel est un facteur d'individuation. Autrement dit, la division entre d'un côté ce qui des sujets est *apparé* à l'état de la société et de l'autre côté la singularité des mêmes en tant que sujets de l'inconscient, est irréductible, transhistorique donc, et c'est un facteur de résistance dialectique à la masse. Rien de nouveau à cet égard quoique les formes varient. J'ajoute que la question se pose de mesurer jusqu'où cette individuation par l'inconscient, comme savoir qui préside à la jouissance symptôme, et qui va donc aussi dans le sens de dé-assortir les individus, reste cependant compatible avec les liens. Je laisse cela en attente pour souligner ici que c'est à partir de la division que je viens d'évoquer que depuis Freud les sujets peuvent s'adresser au psychanalyste, aussi gadgétisés soient-ils. Affirmer le contraire, c'est méconnaître cette division.


Est-ce à dire que l'avenir de la psychanalyse soit assuré par elle ? Pas sûr. L'inconscient parle depuis toujours, la psychanalyse n'est pas depuis toujours on le sait. Certes, l'inconscient continuera d'exister avec ses effets sur le corps, il continuera à faire pièce à l'homogénéisation capitaliste, mais pas forcément sous une forme propice à la psychanalyse. Avant la psychanalyse, l'inconscient parlait déjà mais il se disait et se pensait autrement, il pourrait revenir à se dire autrement si la psychanalyse rend les armes. Si ça arrivait ce ne serait pas à cause du capitalisme mais plutôt à cause de la science, la biologique, qui de l'humain ne connaît que la machine organique, neuronale, hormonale, génétique, etc. L'ennemi de la psychanalyse n'est pas le DSM. Le DSM c'est de la mauvaise clinique mais il ne fait pas d'hypothèse causale, le DSM ; par contre, l'hypothèse causale de l'homme organique générée par la science fait objection à l'hypothèse de l'inconscient et même à la vérité tout court, qu'elle forclôt comme toute science et sans laquelle on ne peut s'adresser au psychanalyste.

Pour l'heure, reste donc à espérer qu'il y ait encore et toujours *du* psychanalyste pour compenser, pour contrebalancer le postulat de l'homme organique, car c'est lui le psychanalyste qui est en charge de l'hypothèse de l'inconscient-savoir, autre savoir que celui de la science, qui a des effets

sur le corps et par voie de conséquence sur la subjectivité. Ce « toujours » qui m'est venu m'a évoqué Diderot, Diderot écrivant à Sophie Volland, « je vous aimerai toujours, faites que ce toujours dure longtemps ». C'est ce qu'il faut dire aux psychanalystes d'aujourd'hui, faites que ce toujours dure longtemps, encore. À défaut, ils seront relayés, pas de doute, Lacan l'a évoqué. Mais par quoi ? On ne sait pas encore.

Mots-clés : sujets apparolés, capitalisme, discours et hors discours, lien social.

*  Intervention lors du séminaire Champ lacanien de l'EPFCL « Faire lien social dans le capitalisme contemporain ? », à Paris le 8 janvier 2015.

1.  J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 213.